



© Alain Bergeron et Laurine Spehner. *Autopsie d'une série culte: The X-Files.*

Titre original: Fresh Bones

Titre de la version française: Mystère vaudou

Date de la première diffusion aux États-Unis: 3 février 1995

Scénario: Howard Gordon

Réalisation: Rob Bowman

Distribution:

Agent Fox Mulder: David Duchovny

Agent Dana Scully: Gillian Anderson

Colonel Wharton: Daniel Benzali

Jack McAlpin: Kevin Conway

Harry Dunham: Matt Hill

Robin McAlpin: Katya Gardner

Chester Bonaparte: Jamil Walker Smith

Pierre Bauvais: Bruce Young

Soldat Kittell: Roger Cross

Mr X: Steven Williams

Le gardien de cimetière: Callum Keith Rennie

Lieutenant Foyle: Peter Kelamis

Un réfugié: Adrian Malebranche

L'épisode en bref

Cinquième épisode de suite à explorer le registre du surnaturel horrifique, **Fresh Bones** a surtout l'honneur d'avoir attiré le plus fort auditoire des deux premières saisons de la série. Le commandant d'un camp de réfugiés haïtiens aspire à connaître les secrets du vaudou. Pour arriver à ses fins, il n'hésite pas à faire régner la terreur chez les réfugiés ni à recourir à des mises en scène macabres qui effraient ses propres hommes. Bien mal lui en prend, car il finira de la pire façon qui soit, enterré vivant. Comme dans l'épisode précédent, nos deux agents ont l'air constamment dépassés par les événements. Mulder poursuit des morts-vivants et Scully, droguée ou envoûtée, se paie une nouvelle dose de visions d'horreur. L'épisode baigne dans une atmosphère lourde et tendue que vient rehausser avec force la riche partition musicale de Mark Snow.

-1-

C'est le début d'une morne journée d'automne dans un quartier résidentiel de Folkstone en Caroline du Nord. Chez les McAlpin, les pleurs d'un enfant tirent la mère de son sommeil. «À ton tour», marmonne-t-elle à l'adresse de Jack, son conjoint. Mais celui-ci n'est déjà plus au lit. Il s'est enfermé dans la salle de bain pour vomir. Inquiète, sa femme frappe à la porte et lui demande s'il est encore malade. Sans donner d'explication, Jack McAlpin émerge de la salle de bain, la mine défaite. Il fait sèchement remarquer à son épouse que le petit pleure, puis il va s'habiller.

Quelques minutes plus tard, Mme McAlpin et son garçonnet sont attablés pour le petit déjeuner. L'air sombre, Jack s'assoit avec eux, vêtu de son uniforme des Marines, et se sert un bol de céréales. Sa femme l'interroge craintivement: «Tu as encore fait des rêves affreux cette nuit?» Elle insiste pour qu'il aille consulter un médecin, mais Jack entre en fureur et exige de manger en paix. Mme McAlpin et le garçonnet se mettent à pleurer de concert. Rageusement, Jack enfourne une cuillerée de céréales dans sa bouche, mais s'empresse de la recracher aussitôt, car il vient de s'apercevoir que son bol est rempli... d'asticots! Il se lève brusquement et se dépêche à sortir de la maison, sans prêter attention aux cris désespérés de sa femme. En courant vers sa voiture, il passe devant une décoration de jardin, la statuette d'un jockey de bois dont la peinture a commencé à s'écailler, ce qui donne à son visage une apparence lépreuse. Jack démarre en trombe et file bientôt sur une route déserte. Soudain, un coup d'œil dans le rétroviseur lui renvoie le reflet hideux de sa propre figure, rongée elle aussi par une forme de lèpre. Au bord de la panique, Jack se palpe le visage, puis défonce son rétroviseur à coups de poing. Lorsqu'il reporte enfin son attention sur la route, il est trop tard: sa voiture se dirige à toute vitesse vers un énorme saule. La force de l'impact détruit la moitié avant du véhicule. La caméra nous montre alors, sur la face opposée de l'arbre, un symbole vaudou peint en blanc sur le tronc: une grande croix ornementée traversant un cercle.

-2-

Mulder et Scully font route vers Folkstone en parlant de l'affaire. Le soldat John McAlpin a perdu la vie en percutant un arbre la semaine précédente, mais les tests d'alcoolémie et de

drogue se sont avérés négatifs. La voiture ne présentait aucune déféctuosité notable. Les militaires ont décrété qu'il s'agissait d'un suicide, indique Mulder, le deuxième à survenir dans la même base en quelques semaines. Cette base, précise-t-il, est en réalité une sorte de «camp de rétention pour immigrants», comme le montre une photo des lieux. Les Marines veillent sur plus de 12 000 réfugiés qui attendent d'être accueillis aux États-Unis. Le mois précédent, une émeute a éclaté au camp, causant la mort d'un garçon de dix ans. Après le décès de McAlpin, son épouse a fait appel au FBI, car l'armée refuse de pousser l'enquête plus loin. «Elle ne croit pas à la thèse du suicide?», demande Scully. Au lieu de répondre, Mulder pointe quelque chose du doigt: «C'est là.» Il arrête la voiture près du saule qu'a frappé McAlpin. «Le rapport de police indique qu'il y a un graffiti sur l'écorce», explique l'agent en conduisant Scully jusqu'au symbole vaudou. Or il se trouve que la plupart des réfugiés de Folkstone sont des Haïtiens. Scully se montre perplexe. Mme McAlpin croit-elle que le vaudou explique la mort de son mari? Selon Mulder, la pauvre femme ne croit pas que son mari se soit tué, et elle aimerait bien savoir qui l'a fait.

Chez les McAlpin, la jeune veuve raconte aux agents que le comportement de son mari, un homme dont elle appréciait le sens de l'humour, a changé lorsqu'il a été transféré à Folkstone. Il revenait le soir, irritable et fâché contre lui-même. En réponse à une question de Scully, elle précise qu'il ne parlait jamais des tâches qu'on lui demandait d'exécuter au camp. Et il n'a pas non plus subi de traitement pour la dépression. Jack refusait de se confier à qui que ce soit, même au pasteur. Il était du genre à vouloir résoudre ses problèmes seul. «Est-ce qu'il croyait au vaudou?», demande Mulder. Les Marines, sa famille et le football, voilà qui fait le tour des croyances de son mari, affirme Mme McAlpin. Elle a commencé à soupçonner quelque chose d'anormal quand un collègue de Jack, Harry Dunham, lui a parlé du symbole peint sur les lieux de l'accident. Il s'agit du même motif qu'on a trouvé sous le tabouret dont un autre soldat, un certain Guttierrez, s'est servi pour se pendre. Sur le coup, Mme McAlpin n'y a pas tellement prêté attention. Après tout, dit-elle, Harry Dunham est originaire de la Nouvelle-Orléans et les gens là-bas sont très superstitieux. Mais elle s'est mise à s'inquiéter davantage quand Luke, son petit garçon, a déterré un gros coquillage dans son carré de sable. Elle leur montre l'objet. On peut y voir à l'intérieur une croix vaudou

peinte avec du sang. Mme McAlpin craint maintenant pour sa vie et pour celle de son enfant.

-3-

Entouré de barbelés et gardé par des soldats armés, le camp de réfugiés de Folkstone est un endroit sinistre. Entassés dans une cour clôturée, des Haïtiens se sont enroulés dans des couvertures grises pour rester au chaud. Ils dévisagent Mulder et Scully d'un air peu amical alors que des militaires conduisent les agents vers l'édifice principal. À l'intérieur du bâtiment, des centaines de lits de camp isolés les uns des autres par des draps suspendus comme des rideaux, se répartissent par zones identifiées par des lettres de l'alphabet. On voit des réfugiés manger, fumer et jouer aux cartes. Au milieu du brouhaha, un individu harponne Scully et l'accable en créole. Un jeune garçon s'interpose alors. Il repousse l'homme et lui ordonne de s'en aller. Non seulement l'autre obtempère-t-il, mais, inexplicablement, il prend ses jambes à son cou. Le garçon ne doit pas avoir plus de dix ou onze ans, mais ses mimiques et son sourire trahissent en lui l'arnaqueur qui a grandi dans les rues. Il rassure Scully dans un mélange d'anglais et de français (en version originale): «*For such a pretty lady it's dangerous out here. You need something pour vous garder. For protection.*» Il produit une pochette en tissu, une sorte de fétiche porte-bonheur qu'il souhaite lui vendre. Scully fait mine de l'ignorer, mais Mulder sort son portefeuille et achète la babiole pour cinq dollars.

Les agents ont été conduits au bureau du commandant du camp, le colonel Wharton, un homme chauve de haute taille, au regard perçant. Posté devant la porte, le soldat Harry Dunham ne perd rien de la conversation. Le colonel n'a pas l'air enchanté de voir le FBI enquêter dans son camp. Mais il confirme que deux de ses soldats se sont suicidés. Pour éviter que cela ne se reproduise, il a fait venir un «détachement prévu pour les situations de combat particulièrement dures» (le «*528th Combat Stress Control Detachment*» en anglais). Scully s'en étonne, car il ne s'agit pas vraiment d'une situation de combat. Non, convient Wharton, mais le travail de ses hommes est encore plus dur: ils sont obligés de jouer les geôliers sans les ressources nécessaires pour loger et nourrir des milliers de réfugiés. La tension est vive à l'intérieur du camp, et elle entraîne fatalement des conflits. L'attitude des prisonniers, dit encore Wharton, est carrément haineuse. Mulder demande si les symboles vaudou découverts près des suicidés ont été envisagés comme «une possibilité». «Une possibilité de quoi?» répond sèchement Wharton. Tout

ce qu'il sait, c'est que le vaudou a provoqué une émeute au camp. Un jeune garçon en est mort. L'instigateur des troubles serait un certain Pierre Bauvais, une espèce de révolutionnaire selon Wharton. Mulder voudrait le rencontrer pour lui poser quelques questions. Scully, elle, souhaite effectuer une autopsie du corps de Jack McAlpin. Wharton met le soldat Dunham à leur disposition. Les agents sortent de son bureau. Au moment de les suivre, Dunham jette un regard furtif et anxieux vers Wharton.

Dans une morgue temporaire du camp, le coroner Foyle explique à Scully que le soldat McAlpin a percuté l'arbre à 110 km/h. Vu les causes évidentes du décès (la nuque brisée et l'absence de signes vitaux), une autopsie lui a paru superflue. D'ailleurs, Scully n'a qu'à constater par elle-même. Foyle s'approche des tiroirs où sont conservés les corps. Il ouvre une porte et tire la plaque d'un geste brusque. Surprise: ce n'est pas le corps de McAlpin qui s'y trouve, mais la carcasse décharnée d'un chien en décomposition. Foyle est furieux. Il sort en trombe de la morgue pour engueuler le soldat chargé de surveiller les lieux. Scully contemple avec perplexité le cadavre de l'animal.

-4-

Pendant ce temps, le soldat Dunham conduit Mulder à la cellule de Bauvais. L'agent tente de cuisiner son guide, qui était l'ami de McAlpin (selon sa veuve), mais l'autre élude ses questions. Bauvais, un Haïtien de forte stature, est retenu prisonnier derrière une clôture grillagée. Mulder décline son identité et lui demande ce qu'il sait du suicide des deux soldats. «C'est une honte épouvantable», répond le prisonnier, impassible, le visage plongé dans l'ombre. (En version originale, il s'exprime sur un ton un peu déclamatoire, avec un fort accent créole.) Bauvais nie avoir quelque responsabilité dans ces morts, puisqu'on le tient enfermé ici. L'agent lui montre des photos du symbole vaudou. Que signifie-t-il? «C'est un loco-miroir», explique l'autre. «Intersection, croisement entre les deux mondes. Le miroir où tout homme doit se confronter avec son moi véritable. Peut-être que ces Marines n'ont pas du tout aimé ce qu'ils ont vu.» Mulder change de sujet: Wharton affirme que Bauvais est responsable de l'émeute. L'autre se défend en invoquant l'héritage sacré de la liberté pour un peuple qui est né dans l'esclavage. Bauvais serait-il allé jusqu'à tuer pour préserver cet héritage, lui demande Mulder? «Wharton refuse de nous laisser retourner chez nous. Et c'est tout ce qu'on réclame», répond le prisonnier. Scully surgit sur ces entrefaites. Elle veut

parler à son collègue, mais Bauvais l'interrompt en déclarant qu'elle est venue dire que McAlpin a disparu. Étonnée, Scully lui demande comment il peut être au courant. «Les esprits», répond Bauvais en se dressant soudain de toute sa haute silhouette menaçante. «Le Loa vous a mis en garde», dit-il encore. Impressionnée, Scully confirme qu'on a remplacé le corps de McAlpin par celui d'un chien. «On ne vous mettra en garde qu'une seule fois», avertit Bauvais en s'approchant lentement des agents. «Ensuite, aucune magie ne pourra vous sauver.» Mulder entraîne Scully avec lui et tous deux quittent l'endroit sans ajouter un mot.

-5-

À la nuit tombée, les agents font route en se demandant qui a pu faire disparaître le corps de McAlpin. Pour une fois, c'est Scully qui a pris le volant. Elle croit que Bauvais a fait le coup ou encore qu'il en est l'instigateur, même s'il est resté enfermé dans sa cellule depuis un mois. Pas besoin d'être un esprit pour faire cela: une personne particulièrement astucieuse peut avoir déjoué les mesures de sécurité. Mulder tripote le porte-bonheur en tissu que lui a vendu le jeune garçon au camp, puis il l'accroche au rétroviseur de la voiture: «On ne sait jamais, dit-il, mieux vaut couvrir nos arrières.» Scully tente de convaincre son partenaire que le vaudou ne fonctionne que grâce au pouvoir de suggestion. N'a-t-il pas vu comment Bauvais tentait de l'intimider, elle? Cette pochette que Mulder a accrochée au rétroviseur n'est pas plus magique qu'une paire de dés, déclare-t-elle péremptoirement.

Soudain, les agents aperçoivent sur la route une silhouette qui se détache de l'obscurité. Scully écrase les freins. Le véhicule s'arrête à quelques pas de l'homme. C'est Jack McAlpin, hagard et le visage ensanglanté, qui marche d'un pas hésitant au milieu de la route.

McAlpin a été conduit à l'infirmerie psychiatrique du camp. En chemisette d'hôpital, il se tient recroquevillé et se balance doucement, complètement refermé sur lui-même. Les deux agents se tiennent un peu à l'écart. Selon le neurologue, le malheureux souffre d'une amnésie consécutive à son accident. Mulder veut surtout savoir comment ce soldat a pu revenir à la vie. Il faut croire qu'il n'est jamais mort, raisonne sa partenaire, et que le coroner a commis une grossière erreur. En lisant le rapport médical, elle se rend compte que l'analyse du sang a détecté des traces de tétrodontoxine, ou TTD. Il s'agit d'un poison qu'on retrouve chez les poissons-globes et qui sert à préparer — avec beaucoup de précautions — une

spécialité culinaire japonaise (le *fugu*). Quand Mulder entend ça, il propose une théorie de son cru: la zombification. «En 1982 à Harvard, un ethnobotaniste du nom de Wade Davis a fait des recherches très poussées à Haïti sur le phénomène de la zombification. Il a analysé des extraits de poudre zombie préparée par des prêtres vaudou en personne, et il a trouvé de la tétrodontoxine pratiquement dans tous.» La TTD est une toxine mortelle, sauf si elle est administrée à très petites doses afin de provoquer une paralysie et une baisse de l'activité cardio-respiratoire. La victime paraît cliniquement morte, mais elle continue de vivre. En somme, McAlpin a toujours été vivant. «Ce qui me fait poser des questions au sujet du prétendu suicide de l'autre Marine», de conclure Mulder.

-6-

Une brume de circonstance voile le cimetière municipal de Folkstone. Mulder veut faire exhumer le corps du soldat Manuel Guttierrez. En sortant de la voiture, Scully demande pourquoi le suicidé a été enterré ici. Son partenaire n'a pas le temps de lui répondre qu'un dogue noir émerge du brouillard en grondant, suivi du gardien du cimetière, un jeune homme à l'allure un peu dépenaillée. Après avoir vérifié l'identité des deux agents, celui-ci leur explique qu'il a préparé le terrain en vue de l'exhumation dès qu'il a reçu l'ordre du juge. Mais les pilleurs de tombes sont arrivés avant eux, avoue-t-il dépité. Ces voleurs sont de plus en plus difficiles à pincer et le gardien doit maintenant s'armer d'un revolver. Qui donc vole les cadavres? Lorsque l'école de médecine est à court, les charognards peuvent obtenir jusqu'à 100 dollars par tête (en version originale, ils gagnent le double.) «Mais c'est le vaudou qui se taille la part du lion.» (En anglais, «*But mostly it's the voodoo that do the buying*», veut dire que les pratiquants de rites vaudous achètent les corps, pas qu'ils les vendent.) Le gardien croit que beaucoup de gens s'intéressent au vaudou à cause des potions magiques et des remèdes miracles. Tout en parlant, il mène les agents vers la tombe de Guttierrez, un trou boueux rempli d'eau, au bord duquel repose le cercueil défoncé. Le gardien est perturbé. «Ils peuvent faire ce qu'ils veulent avec les porcs et les poulets, mais ça, c'est une profanation.» Scully regarde la tombe boueuse d'un air dégoûté, lorsque son attention est attirée par une silhouette qui paraît déterrer quelque chose un peu plus loin. Croyant avoir affaire à un pilleur de tombe, les agents courent attraper l'intrus. Ils tombent sur le jeune garçon qui leur a vendu le porte-bonheur au camp de réfugiés. Le garnement proteste bruyamment et laisse

tomber son sac. Une demi-douzaine de grenouilles s'en échappent. En version anglaise, Scully pousse alors une de ses meilleures blagues de la série: «*Maybe I should kiss a few and find out if one is Guttierrez*» (je pourrais peut-être en embrasser quelques-unes, et découvrir si Guttierrez est parmi elles), ce qu'on a traduit mollement en français par «peut-être que l'une d'elles est une réincarnation de Guttierrez».

-7-

Plutôt que de ramener leur jeune suspect au camp, Mulder et Scully lui paient un repas dans une dinette et lui posent quelques questions. Le garçon se gave de frites, mord dans un hamburger et boit du lait. Au sujet des pilleurs de tombe, il affirme, fin connaisseur, que «les os, c'est bonnard, ça rapporte gros.» («*Fresh bones. They pay good.*») Mais lui, s'il vient au cimetière, c'est pour les grenouilles. Le camp? Il y rentre et il en sort comme il veut. Ses parents? Ils ne sont pas avec lui. Mulder lui demande (enfin) comment il s'appelle. «Chester Bonaparte», répond le gamin. Il capture des grenouilles pour les vendre à Bauvais. «Sa magie est la plus forte», assure-t-il sur un ton respectueux. Ce Bauvais a même fait disparaître ses frites, clame-t-il sur un ton malicieux en montrant son contenant vide. Mulder doit lui donner un peu d'argent pour les faire réapparaître. Scully établit un lien entre les grenouilles et Bauvais qu'elle continue de soupçonner: une certaine espèce de grenouille secrète de la bufotoxine, déclare-t-elle, une substance qui a des propriétés similaires à la TTD. Mulder l'écoute distraitement. Il a remarqué une Sedan suspecte garée dehors. Les agents auraient-ils donc été suivis? Pendant que Scully surveille Chester, Mulder sort du restaurant et s'approche subrepticement du véhicule. Il réussit à surprendre le conducteur, qui n'est nul autre que Harry Dunham en tenue civile. L'homme assure qu'il veut aider les agents, mais qu'il ne peut pas le faire en présence de Wharton. Quand il aperçoit Chester que Scully fait entrer dans sa voiture, Dunham paraît effrayé. Il laisse entendre que Chester n'est pas un banal gamin, comme semble le croire Mulder. Scully rejoint les deux hommes. «Vous mettez le nez dans un mystère qui vous dépasse et dont vous n'avez aucune idée», poursuit Dunham. Bauvais avait prévenu le colonel qu'il prendrait ses soldats un par un s'il ne laissait pas les réfugiés repartir en Haïti. Mais Wharton a ordonné à ses hommes d'augmenter la pression sur eux. «J vous raconte pas ce qu'il nous fait faire à ces pauvres gens.» Aucun Marine n'a encore osé porter plainte. Et Bauvais a menacé d'arracher leurs âmes. Dunham croit que l'Haïtien en est fort capable: il n'y a qu'à

regarder ce qui est arrivé à McAlpin. Scully lui réplique qu'«il y a une explication médicale à son état». À court d'arguments, Dunham leur raconte une histoire qui est arrivée à une jeune femme tourmentée par un sort vaudou. Elle se tordait de douleur, sans que les médecins comprennent ce qui lui arrive. À sa mort, l'autopsie a révélé la présence de serpents enroulés dans son ventre. Cette jeune femme, c'était sa fiancée.

Son histoire terminée, le soldat s'en va. Mulder et Scully expriment des opinions divergentes sur le bien-fondé de ce récit. Mais en regagnant leur véhicule, ils se rendent compte que Chester leur a faussé compagnie. En cherchant dans les environs, ils l'aperçoivent bientôt un peu plus loin. Mais Chester prend la fuite en les voyant. Mulder sort de la voiture et part à sa poursuite tandis que Scully, au volant de la voiture, s'engage dans une autre voie. Le gamin court vers le port. Il veut bifurquer dans une rue, mais Scully, qui arrive dans l'autre sens, lui bloque le passage. Chester sprinte en direction des quais avec Mulder à ses trousses. Il se dirige tout droit vers la mer en zigzaguant entre des conteneurs et des barils. L'agent perd le garçon de vue un moment et n'arrive plus à le retrouver. Chester semble s'être volatilisé. Au bout du quai, Mulder ne trouve plus qu'un jeune chat noir qui miaule.

-8-

Au camp de réfugiés de Folkstone, le soldat Kittel apporte son petit déjeuner au colonel Wharton. On frappe à la porte. Mulder et Scully entrent dans le bureau de l'officier, sans trop se soucier de perturber son repas. Le colonel fait signe à Kittel de le laisser seul avec les agents. Puis il annonce à ceux-ci qu'il a porté plainte au Ministère de la Justice en apprenant qu'ils voulaient exhumer le corps du soldat Guttierrez. Mulder lui apprend alors que le corps a disparu. «Vous voyez à quoi on est confronté, ici», commente Wharton avec ironie. Scully rétorque qu'il s'agit probablement de représailles pour les sévices infligés aux détenus. Maltraiter des réfugiés politiques est un crime aux yeux du droit international. Wharton rigole. C'est Bauvais qui leur a raconté ces histoires? Le camp de Folkstone n'a rien d'un hôtel, mais ce n'est pas non plus un camp de concentration. Et s'il y en a qui sont harassés ici, ce sont les soldats. Tout le monde s'inquiète du sort des réfugiés, plaide le colonel, mais personne ne se soucie des militaires. Sceptiques, Mulder et Scully n'ont cependant plus rien à ajouter et sortent. Resté seul, le colonel s'installe pour terminer son repas. Mais dès qu'il commence à découper son jambon, du sang frais jaillit de l'entaille et se répand dans

son assiette. Wharton se lève précipitamment de sa chaise et regarde son repas d'un air à la fois horrifié et incrédule.

À l'extérieur du camp, Mulder et Scully prennent place dans leur voiture. De l'autre côté de la clôture barbelée, ils peuvent voir circuler les réfugiés. «Ces pauvres gens se défendent comme ils peuvent, sympathise Mulder. Wharton ne leur laisse pas le choix des armes.» En mettant la clé dans le contact, Scully — décidément la conductrice attitrée de l'épisode — se blesse à la paume droite. Elle découvre qu'une sorte de tige couverte d'épines a été enroulée autour du volant. «L'intimidation continue», dit-elle avant de jeter l'objet par la fenêtre et de démarrer. Ce que les agents ne voient pas, c'est le symbole que quelqu'un a tracé au sol, juste en dessous de la voiture: un Loco-miroir.

Dans la prison du camp, le soldat Kittel passe à tabac Bauvais, mais il n'est manifestement pas à l'aise dans ce rôle de tortionnaire. Wharton, qui assiste à la scène dans l'obscurité, lui ordonne de se retirer. Il entre à son tour dans la cellule pour parler à Bauvais. De toute évidence, il n'a pas apprécié son jambon saignant. En version originale, l'échange entre les deux hommes se fait dans un anglais entrecoupé de créole. «Ouvrir barrières pour moi. *I want the secret*», ordonne Wharton, en empoignant le prisonnier par le col. «Ma vie appartient au Bon Dieu», répond l'Haïtien. «Non, Papa Loa. Ta vie m'appartient!», rugit Wharton.

-9-

En entrant de sa chambre d'hôtel, Mulder voit tomber à ses pieds une carte à jouer qui était coincée dans la porte. C'est un dix de carreau. Quelques minutes plus tard, on retrouve l'agent stationné seul sur la route de comté numéro 10, près d'un panneau en forme de losange. Il fait nuit. Un autre véhicule s'arrête devant le sien. Le conducteur en sort et vient s'asseoir à côté de Mulder. Il s'agit de son informateur, celui qu'on surnomme Mr X. C'est lui qui a manifestement utilisé ce signal de la carte à jouer pour lui donner rendez-vous. «J'aurais pensé que le dernier contact... serait vraiment le dernier», dit Mulder en guise de bonjour. L'autre lui rappelle que son enquête est en train de piétiner. Les réfugiés de Folkstone n'ont aucun droit, ajoute-t-il avec cynisme. «Dans 24 heures, tous les accès à Folkstone seront réservés exclusivement à l'armée. Pas de journaliste et pas d'observateur.» Les deux agents seront rappelés à Washington. «Je vous signale, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, que la Statue de la Liberté est en

vacances». Mais pourquoi ne pas rapatrier les réfugiés? demande Mulder. Mr X lui révèle qu'au cours d'un engagement récent des États-Unis en Haïti, trois soldats américains se sont suicidés. Deux d'entre eux travaillaient sous les ordres de Wharton. Mulder comprend que l'armée sanctionne la vengeance du colonel. Révolté, il fait valoir que certains politiciens au Congrès pourraient ne pas apprécier si cela venait à s'ébruiter. Le temps de former une commission d'enquête, réplique Mr X, «tout se passera comme si rien ne s'était passé». Puis l'informateur sort de la voiture, laissant Mulder pensif.

À l'hôtel, Scully est au téléphone. Elle essaie depuis une demi-heure de retrouver le soldat Dunham. Sa main blessée la démange cruellement, car une sorte d'infection vient de se déclarer. En jetant un coup d'œil dans le miroir, elle se rend compte qu'elle est anormalement pâle. Quand elle finit par obtenir l'information qu'elle voulait, elle va frapper à la porte de son collègue: «Mulder, Dunham a disparu, il n'est plus dans le camp», dit-elle. N'obtenant aucune réponse, elle entre, car la porte n'a pas été fermée à clé. Elle se dirige vers la salle de bain d'où provient un bruit d'eau. «Mulder, écoute ça. Dunham s'est envolé depuis hier soir et...» Elle s'interrompt en voyant de l'eau couler sous la porte de la salle de bain. Cette eau se teinte vite de rouge. Inquiète, Scully entre et trouve Harry Dunham, complètement immergé dans la baignoire pleine de sang. Atterrée, Scully ferme vite le robinet. Au même moment, Jack McAlpin surgit dans la chambre, le visage couvert d'éraflures. Mulder arrive tout juste derrière lui et le tient en joue. «Je l'ai trouvé en train de rôder dehors», dit-il à sa partenaire. McAlpin paraît plongé dans un état d'hébétude avancée. Mulder montre à Scully un couteau ensanglanté, enveloppé dans du papier journal. C'est l'arme que tenait McAlpin quand il l'a trouvé.

-10-

McAlpin est maintenant incarcéré au camp. Mulder et Scully l'interrogent, sous le regard attentif du colonel Wharton. La seule chose dont se rappelle le prisonnier est le choc que lui a causé la découverte du corps ensanglanté de Dunham. Il a cependant accepté de signer une confession. Pour quelle raison, demande Scully? Wharton leur apprend qu'il a lui-même raconté toute l'histoire à son soldat. McAlpin est désespéré, mais il convient que lui seul aurait pu commettre ce crime. Les agents sortent de la cellule pour dire un mot à Wharton en privé. Mulder veut savoir si le détenu a signé cette confession volontairement. Wharton assure que oui. Le

soldat a-t-il eu des contacts avec Bauvais? Non. Mais quand Mulder demande à parler à Bauvais, Wharton lui apprend que l'homme s'est suicidé en s'ouvrant les poignets. Il veut bien lui envoyer le rapport, ainsi qu'une copie de la confession de McAlpin, mais comme cette affaire est à toutes fins pratiques réglée, Wharton fait comprendre aux agents, qu'il serait temps pour eux de s'en aller. Mulder n'a pas l'air content. Scully, elle, semble de plus en plus malade. Elle prétexte n'avoir qu'une migraine, mais sa main continue de la démanger furieusement. Le téléphone de Mulder sonne. C'est Mme McAlpin qui souhaite parler aux agents. Un quart d'heure plus tard, la malheureuse leur explique qu'elle ne comprend plus ce qui se passe. Elle croyait son mari mort, et maintenant qu'il est revenu à la vie, l'armée prétend qu'il a assassiné son ami. Pourtant, Jack et Harry étaient les meilleurs amis. La veille, Dunham est passé chez elle. Il a laissé à Mme McAlpin une enveloppe qu'elle devait remettre aux agents si jamais il lui arrivait quelque chose. L'enveloppe en question contient une photo prise en Haïti et sur laquelle figurent Bauvais et Wharton. Si les deux hommes se connaissent depuis un certain temps, cela veut dire que le colonel leur ment depuis le début. «*When in Rome...*», philosophe Mulder. (L'expression complète «*When in Rome, do as the Romans do*» signifie «À Rome, fais comme les Romains». La traduction française, «Ou à Rome...», laisse entendre que Wharton et Bauvais se seraient rencontrés dans cette ville, ce qui est absurde.)

-11-

Mulder et Scully réussissent, on ne sait trop comment, à s'introduire dans le bureau de Wharton qu'ils se mettent à fouiller de fond en comble. Scully s'occupe des tiroirs. C'est là qu'elle trouve un document officiel, mais transpercé par des pattes de poules. «Dunham et Guttierrez ont tous deux porté plainte contre le colonel Wharton», lit-elle sur le document. «Ils parlent tous deux de violence et de mauvais traitements». De son côté, Mulder s'intéresse à un coffre métallique au fond de la pièce. Il y fait lui aussi une découverte intéressante. Il s'agit de plaques d'identité militaires. Alors que Scully s'approche pour mieux voir, le soldat Kittel entre silencieusement dans le bureau, l'arme au poing. «Suivez-moi», ordonne-t-il. Les agents sursautent. Kittel veut les amener à Wharton. «Il a tué Bauvais, plaide Mulder. Si vous ne nous dites pas ce que vous savez, vous serez jugé pour complicité...» Kittel le coupe sèchement. Bauvais a eu ce qu'il méritait, après ce qu'il a fait à Guttierrez et à McAlpin. «Ce n'est pas Bauvais, insiste

Scully. Ces hommes étaient prêts à témoigner contre le colonel Wharton et il les a tués avant qu'ils ne le fassent.» Mulder invite Kittel à regarder ce qui se trouve dans le coffre. En plus des plaques d'identité, il y a des ossements. «C'est tout ce qui reste du soldat Guttierrez.» Kittel comprend que les agents lui disent la vérité. Mulder lui demande où se trouve le corps de Bauvais. «Ce matin, répond Kittel encore sous le choc, on l'a enterré dans le cimetière de la ville.»

-12-

Même en pleine nuit, le cimetière de Folkstone est plongé dans la brume. Le colonel Wharton s'y trouve déjà, revêtu d'une sorte de grand manteau de cérémonie rouge. Il a allumé des dizaines de chandelles autour de la tombe de Bauvais, dont il s'affaire à extraire le cercueil au moyen de cordes et de poulies. Puis il sort une dague et lève la pointe vers le ciel. «Au nom des Saints et de la Lune», dit-il (en français dans le scénario original). Il pose la dague sur le cercueil et entreprend de tracer des lignes tout autour avec de la poudre blanche. «Au nom des Saints et de la Lune. Au nom des Saints et des Étoiles.»

Les agents arrivent à l'entrée du cimetière. L'état de Scully s'est nettement détérioré. Elle se tient la tête, en cachant son visage. Mulder s'inquiète. Elle le rassure en minimisant la gravité de son état. Son partenaire la laisse seule pour partir à la recherche de Wharton. Mais Scully se sent de plus en plus mal. La blessure à sa main a pris une vilaine couleur et l'infection s'est répandue. Le rétroviseur lui renvoie un reflet cerné et vieilli de son visage. Ses lèvres paraissent craquelées, elle respire avec difficulté et sa bouche crache le sang. De sa blessure à la main, se met à couler un liquide incolore, puis on voit des doigts en surgir. Scully hurle de terreur. Un homme entier semble émerger tout à coup de sa main: un Haïtien qui entonne une prière en créole et empoigne la malheureuse à la gorge.

Mulder a repéré Wharton, toujours occupé à tracer le symbole du loco-miroir autour du cercueil en entonnant sa prière. L'agent sort son arme. «FBI!» Surpris, Wharton se retourne et Mulder lui ordonne de lâcher sa dague. D'une voix gutturale, Wharton entonne une nouvelle incantation en créole et plante sa dague dans le sol. Aussitôt, Mulder est saisi d'une terrible douleur. Il se plie en deux, comme s'il avait lui-même été poignardé, et tombe. On aperçoit alors Bauvais qui se dresse de toute sa hauteur dans son cercueil. «Je t'avais prévenu, mais tu ne m'as pas écouté», dit-il à Wharton. Celui-ci tente de le

poignarder, mais Bauvais lui souffle une poudre au visage, et le colonel tombe en hurlant.

Dans la voiture, les choses ne vont pas mieux pour Scully que l'apparition est en train de l'étrangler. À bout de force, elle parvient néanmoins à tendre la main pour empoigner l'amulette que Mulder avait accrochée au rétroviseur. Dès qu'elle parvient à s'en emparer, l'agresseur disparaît comme par enchantement et tout revient à la normale. Sur le capot de la voiture, un chaton noir observe la scène en miaulant. Encore sonnée, Scully s'empresse d'aller retrouver Mulder dans le cimetière. Son collègue est vivant, mais il n'est pas plus en forme qu'elle. Devant eux, le colonel Wharton gît, mort. Scully demande à Mulder si c'est lui qui l'a tué. «C'est Bauvais», répond-il. Scully soulève le couvercle du cercueil. Même si l'Haïtien paraît aussi mort que son ennemi, elle ne manifeste aucune envie de contredire Mulder.

-13-

Au camp, il fait maintenant un soleil radieux. Les réfugiés ne sont plus en danger et on a accepté de les laisser repartir en Haïti. Les militaires leur donnent un coup de main pour monter dans des camions. Le soldat McAlpin, souriant et complètement remis, vient donner aux agents la liste des passagers. Une pétition circule pour que le corps de Bauvais soit également rapatrié. Scully jette un coup d'œil sur la liste et remarque qu'il manque un nom, celui de Chester Bonaparte. McAlpin hoche la tête: «Oui, Chester. Pauvre gosse. Il est mort il y a six semaines dans l'émeute.» Il quitte les agents, qui se regardent, médusés.

Au cimetière de Folkstone, aux commandes d'une pelle mécanique, le gardien s'affaire à remplir le trou de la tombe de Wharton. Le bruit de l'engin l'empêche d'entendre les hurlements désespérés du colonel qui vient de se réveiller dans son cercueil. Il se fera enterrer vivant.

L'horreur paie

Dernier de sept épisodes indépendants, intercalés entre les deux pôles mythologiques de la deuxième saison que sont **One Breath** et le diptyque **Colony/End Game**, **Fresh Bones** est aussi le cinquième d'affilée à jouer avec succès dans le registre de l'horreur. Certes, il n'a pas cette ironie sulfureuse qui fait le charme macabre d'un **Die Hand Die Verletzt**, ni la puissance psychopathologique de certaines scènes d'**Aubrey** et d'**Irresistible**, mais il navigue sensiblement dans les mêmes eaux troubles. Il partage également avec un autre épisode de cette suite, **Excelsis Dei**, une certaine vertu didactique dans le propos social, la condition des réfugiés illégaux prenant ici le relais de celle des personnes âgées oubliées dans leurs hospices. Qu'elle ait été planifiée ou non, une pareille persistance dans le fantastique horrifique sur autant de semaines a fortement marqué le ton de la série dans cette seconde moitié de la deuxième saison. Faut-il y voir un lien avec l'augmentation de l'auditoire? C'est fort possible. Attirés par ses histoires morbides, jugées audacieuses pour la télévision du temps, et par un traitement visuel souvent choquant emprunté au cinéma d'horreur, les spectateurs se font de plus en plus nombreux à regarder *The X-Files*. Depuis ses débuts, la série s'efforce de varier la palette des «genres» et de faire se succéder des épisodes aux tons souvent très contrastants. D'**Excelsis Dei** à **Fresh Bones**, la tactique change. En présentant à la suite cinq épisodes cultivant le même type d'atmosphère, on dirait bien que les responsables de la série ont voulu s'assurer que le spectateur associe irrémédiablement *The X-Files* au surnaturel horrifique. Il faut dire qu'à l'époque, la mythologie extraterrestre n'a pas encore donné sa pleine mesure ni pris l'importance qu'elle occupera plus tard. La réputation de série culte des *X-Files*, alors en pleine progression, se construit encore principalement sur la base de ses épisodes indépendants, ceux où les héros affrontent d'une semaine à l'autre de nouvelles formes de monstruosité. Et cela semble payant: **Fresh Bones** est l'épisode qui a attiré le plus grand nombre de spectateurs au cours des deux premières saisons, soit 10,8 millions de foyers.

Le scénario d'Howard Gordon s'inspire directement de manchettes d'actualité reliées à l'intervention armée des États-Unis en Haïti, en septembre 1994, afin de remettre en poste le président élu Jean-Bertrand Aristide. Les journaux de l'époque rapportaient des cas de suicides chez les militaires américains, ce qui, nous

dit Gordon, soulevait «d'intéressantes spéculations» sur l'influence possible d'un «phénomène culturel» (le vaudou). L'auteur de **Fresh Bones** aurait bien aimé situer l'intrigue en pays haïtien. Mais comme la série était tournée à Vancouver (et en hiver!), disposer d'un décor naturel évoquant celui des Caraïbes s'avérait impossible. Gordon a donc transporté son histoire de vaudou en Caroline du Nord et remplacé Haïti par un camp de réfugiés haïtiens.

Le scénario de Gordon se révèle avant tout d'une grande efficacité dramatique, même s'il pêche par bien des imprécisions. On reconnaît facilement la griffe de l'auteur de **Miracle Man** et de **Sleepless**. Construit comme une suite de scènes fortes mises bout à bout pour créer de l'effet, le récit donne cependant une impression de décousu. Rien n'explique, par exemple, pourquoi ni comment le soldat McAlpin revient errer sur la route après son accident mortel, et le remplacement de son cadavre par celui d'une carcasse de chien. Et pourquoi Chester Bonaparte se met-il tout à coup à s'enfuir en abandonnant ses frites? Rien dans le scénario ne le laisse prévoir et aucun motif n'est proposé. On dirait que ce comportement aussi inexplicable que gratuit a pour seule raison d'insérer une scène de poursuite dans un épisode marqué surtout par une atmosphère lourde et statique. Cette façon de générer un peu gratuitement les péripéties renforce l'intérêt du spectateur, mais n'éclaire pas beaucoup sa lanterne. Par exemple, qui a tué Dunham? Si c'est McAlpin, que Mulder a découvert rôdant dans les environs, l'arme du crime dans les mains, qui donc lui a fait commettre cet acte? Après tout, Dunham était son meilleur ami, comme nous le rappelle la veuve éplorée du zombi. Si c'est Bauvais qui a décidé d'éliminer Dunham, McAlpin et Guttierrez, quelle raison aurait-il eu de punir les seuls militaires qui se sont élevés contre les sévices infligés à ses citoyens? Et pourquoi avoir immergé le corps dans l'eau après l'avoir poignardé, comme si son meurtrier voulait le tuer deux fois? Si c'est Wharton qui a zombifié McAlpin et lui a ordonné de charcuter Dunham, une telle maîtrise du vaudou contredit ses tentatives désespérées pour s'emparer des secrets de cette magie auprès de Bauvais. D'ailleurs, à quoi rime exactement la cérémonie du cimetière à laquelle se livre Wharton en plein milieu de la nuit? Le commandant essaie-t-il d'extirper les secrets convoités à un cadavre après avoir échoué lorsque sa victime était vivante? Est-ce bien lui qui réanime Bauvais, ou le sorcier a-t-il des pouvoirs d'outre-tombe?

La contrepartie d'un scénario construit sur une succession d'effets saisissants, mais sans enchaînement logique digne de ce nom, est que les héros n'ont à peu près rien à faire d'autre que de subir lesdits effets. Tout au long de l'épisode, Mulder et Scully ont toujours une ou deux longueurs de retard sur Wharton, Bauvais ou Bonaparte, qui sont les véritables maîtres de jeu de l'histoire. Ils n'agissent pas, ils réagissent, un peu comme dans l'épisode précédent, **Die Hand Die Verletzt**, où le démon Azazel les menait par le bout du nez. Le seul moment où nos agents paraissent reprendre l'initiative est celui où ils décident de fouiller le bureau de Wharton. C'est aussi un des moments les plus clairement invraisemblables de l'épisode, car il implique que les deux agents ont passé sans encombre à travers toutes les mesures de sécurité du camp pour entrer clandestinement dans le bureau de son commandant. Le reste du temps, Mulder et Scully fouinent beaucoup, mais se font embobiner par Chester, intimider par Bauvais ou rouler par Wharton. En conséquence, comme le fait si gentiment remarquer Mr X, leur enquête piétine. Elle piétine en fait jusqu'à la fin. Lorsque le dénouement survient, les agents sont présents, mais ils ne participent pas à la victoire de Bauvais. Infectée par une épine et vraisemblablement droguée, Scully se débat contre des visions de cauchemar, tandis que Mulder se fait carrément terrasser par le colonel apprenti-sorcier.

L'intervention complètement inattendue de Mr X dans l'épisode est elle-même très représentative du type d'effet que recherche Gordon: elle suscite une bonne scène de confrontation avec Mulder, mais n'aide pas beaucoup à faire avancer l'histoire. Rien de ce que raconte Mr X à propos de l'isolement du camp et du retour forcé des agents à Washington ne se vérifiera. Mulder aurait pu en apprendre autant sur le passé de Wharton en fouillant son bureau ou en examinant la photo laissée par Dunham. Le peu d'utilité de cette scène nous fait nous interroger sur sa véritable raison d'être. Carter a-t-il jugé le temps venu de remettre en scène un personnage encore peu développé dans la série jusqu'ici, histoire de nous rappeler son existence avant de lui redonner sa place dans le deuxième volet du diptyque **Colony/End Game**?

Malgré ses faiblesses, le scénario de Gordon passe très bien l'écran. C'est qu'il fournit une matière première très inspirante pour un réalisateur de la trempe de Rob Bowman. Dans une veine similaire, celui-ci avait accompli un excellent travail de mise en scène pour **Sleepless**, un autre scénario de Gordon, et pour **Aubrey**, un

épisode de haute tension qui cultivait l'horreur dans sa variante psychopathologique. Bowman continue de se surpasser ici, jouant des plans et des éclairages avec un art consommé. **Fresh Bones** est un des épisodes de la série qui va le plus loin dans la noirceur (sans mauvais jeu de mots). Il y fait sombre presque toujours, la plupart des personnages (les blancs comme les noirs) paraissent émerger de l'obscurité pour entrer dans le champ de la caméra, et il n'y a souvent que les faisceaux lumineux de lampes de poche pour trancher dans le vif toute cette noirceur. Même quand il ne fait pas nuit — mais plus encore quand il fait nuit —, le ciel est gris et glacial, et une brume indécollable s'appesantit sur le cimetière. Bowman lèche ses images. Les plus effrayantes sont travaillées avec art. Pensons à la vue en plongée du cadavre du chien desséché sur sa plaque d'acier. Ou encore à la tombe de Bauvais entourée de chandelles, en pleine nuit. Y a-t-il eu émulation entre Bowman et d'autres excellents metteurs en scène de la série, David Nutter (**Irresistible**) et Kim Manners (**Die Hand Die Verletzt**)? Si c'est le cas, elle semble avoir profité aux *X-Files*. Chris Carter a toujours été particulièrement fier de **Fresh Bones**, qu'il considère comme un des sommets de la deuxième saison, précisément pour sa noirceur quasi constante. Comme **Die Hand, The Calusari** et quelques autres de la même venue, ce n'est pas là un épisode qu'on conseillerait de regarder seul, la nuit.

Bowman dira avoir trouvé le tournage **Fresh Bones** extrêmement éprouvant, en raison du nombre et de l'importance des scènes collectives. Dénicher des centaines de figurants de race noire dans la région de Vancouver n'a pas été chose simple (leur créole est apparemment exécrable). Il n'a pas non plus été facile de repérer un endroit pouvant rappeler de près ou de loin un camp d'internement américain. Le résultat passe la rampe, mais de justesse.

Fresh Bones bénéficie cependant de quelques bons effets spéciaux signés Toby Landala: le reflet «lépreux» du visage de McAlpin dans le rétroviseur, le jambon saignant dans l'assiette de Wharton — un trucage simple, mais infaillible — et surtout la scène d'hallucinations de Scully qui crache le sang et voit des doigts lui transpercer la paume de sa main. À l'époque, Gillian Anderson adorait tourner ce genre de scène, nous dit le producteur Robert Goodwin. La comédienne changera d'attitude en vieillissant; quelques années après la fin de la série, elle racontera avoir développé une intolérance complète envers l'horreur.

Le scénario de Gordon n'a pas inspiré que le metteur en scène. Mark Snow écrit pour **Fresh Bones** une de ses partitions les plus éclatantes depuis le début de la série. Moins homogène dans le registre lugubre que celle de **Die Hand Die Verletzt**, sa musique y est au moins aussi riche. Elle offre surtout une extrême variété de tons, allant de la douce sentimentalité des cordes à de frénétiques passages de percussions, le tout parsemé de sonorités étranges et déjantées. Snow insère aussi de façon régulière des chœurs créoles, manifestement synthétiques, qui viennent ponctuer sa partition comme une sorte de refrain exotique. C'est là une des toutes premières incursions du compositeur dans une musique à saveur ethnique, du moins pour *The X-Files*. Le résultat d'ensemble est particulièrement remarquable et contribue à procurer à l'épisode une puissance émotive bien supérieure à celle des poncifs habituels des accompagnements de films d'horreur.

La distribution n'a rien de transcendant. Heureusement, quelques personnages intéressants et pittoresques viennent sauver la mise. Daniel Benzali (le colonel Wharton) domine sans peine l'ensemble, même s'il ne fait rien de bien sensationnel. Ce spécialiste des séries policières (*Murder One*, *L.A. Law*, *NYPD Blue*) a tout simplement la tête qu'il faut ici pour camper un commandant tortionnaire bien crédible, avec sa spectaculaire calvitie et son regard glacial. Ceux qui ont pu suivre la défunte série d'espionnage *The Agency* (2001) se souviendront du roubleur Robert Quinn qu'il incarnait, un personnage qui n'est pas sans points communs avec le colonel Wharton.

Comédiens chevronnés dans de nombreuses séries, Kevin Conway (McAlpin) et Bruce Young (Bauvais) se tirent également bien d'affaire, mais l'épisode ne leur fournit pas vraiment l'occasion de briller. Ils font en tout cas meilleure figure que Matt Hill (Dunham), d'une neutralité peu convaincante, et surtout que Jamil Walker Smith (Chester Bonaparte) qui est bien sympathique, mais qui joue faux, y compris quand il court. Encore à ses débuts, le Canadien Callum Keith Rennie (le gardien du cimetière) fera une belle carrière par la suite, au cinéma comme à la télévision. On l'a vu précédemment dans la série tenir le rôle de Tommy dans **Lazarus**. Autre visage connu, celui de Roger Cross (le soldat Kittel) qui a fait une brève apparition dans **E.B.E.** et qu'on reverra dans **Pusher** et dans **Folie à deux**, ainsi que dans un épisode de *Millennium*, «Wide Open». Quant à Katya Gardner (Mme McAlpin), elle peut surtout se glorifier d'avoir

joué le rôle de Peggy O'Dell dans le tout premier épisode des *X-Files* (**Pilot**).

Des zombis et des hommes

Quand on traite d'un sujet aussi éculé que le vaudou, le danger est de se laisser aller à la facilité du cliché et de sombrer presque automatiquement dans la parodie. Howard Gordon dit en avoir été conscient dès le début de son entreprise. Pour écrire le scénario de **Fresh Bones**, il prétend s'être documenté sérieusement sur le phénomène lui-même, sur son système de croyances, sur ce qu'on sait ou comprend du pouvoir qu'il exerce sur des populations entières. En somme, il croit être allé plus loin que les aspects folkloriques et stéréotypés auxquels le public associe généralement le vaudou. A-t-il réussi?

Le vaudou est une religion animiste originaire d'Afrique, transportée en Amérique à partir du 17^e siècle, avec l'arrivée massive des esclaves. Sa complexité provient du fait qu'il a assimilé les croyances de plusieurs tribus africaines, pour ensuite intégrer des notions chrétiennes, dans un parfait esprit de syncrétisme. Cette religion se concentre essentiellement sur le respect de la famille et des ancêtres, et aussi sur l'entraide. Pourtant, ce que la culture occidentale en retient avant tout, ce sont des clichés tels que les morts-vivants (zombis) et les poupées criblées d'épingles. Or, ni l'un ni l'autre ne constitue un élément essentiel de cette religion. Les poupées, par exemple, font bien partie de la liturgie vaudou, mais en Haïti, elles sont plutôt des messagères entre le monde des vivants et des morts. On ne les trouve pas d'épingles dans l'espoir de faire du mal à quelqu'un. En ce qui concerne les zombies, il s'agit d'une pratique marginale exercée par des sorciers, appelés *bokors*. Le procédé consiste d'abord à empoisonner une victime à l'aide d'une poudre «magique», dans le but de la faire passer pour morte, puis de récupérer le corps en secret, de le réanimer et de maintenir ensuite la personne dans un état d'hébétude perpétuelle en lui administrant des hallucinogènes. L'intention est d'en faire son esclave. On parle donc ici de suggestion et d'intimidation, pas de nécromancie. Néanmoins, cette pratique marginale a eu un impact considérable sur l'imaginaire occidental. Déformée par le prisme de l'ignorance, elle a servi de prétexte à de nombreux scénarios d'horreur, dont la multiplication et la popularité a provoqué l'émergence des zombis traditionnels de cinéma.

Dans **Fresh Bones**, Gordon voulait aborder le thème du zombi avec respect et ouverture d'esprit. Tout au moins a-t-il essayé de remettre les pendules à l'heure en évitant de présenter les monstres hollywoodiens familiers et en s'inspirant de sources apparemment plus sérieuses. Dans la deuxième moitié des années 1980, paraissaient deux ouvrages de Wade Mason, anthropologue et ethnobotaniste controversé de Harvard: *The Passage of Darkness*, et sa version populaire, *The Serpent and the Rainbow* (titre également d'un film de Wes Craven dont Mason a écrit le scénario). Au terme d'une longue enquête en sol haïtien sur le mystère de la zombification, Mason s'était intéressé à la composition de la fameuse poudre magique dont se servent les prêtres vaudou. La présence de tétrotoxine dans le mélange expliquait selon lui comment la victime de la zombification pouvait passer pour morte aux yeux de son entourage, alors qu'elle n'était que paralysée. La foudroyante neurotoxine plonge en effet la personne dans un coma profond, abaisse la température de son corps et réduit sa pression sanguine. (On comprend que c'est cette poudre que Bauvais envoie dans le visage du colonel à la fin de l'épisode.) La tétrotoxine est prélevée chez le poisson-globe, une horrible bête hérissée d'épines que les Japonais dégustent sous le nom de *fugu*. Il s'agit d'un met très recherché que seuls des chefs diplômés ont le droit d'apprêter, avec moult précautions culinaires, pour éviter le risque d'empoisonnement. Quant à la bufotoxine, c'est un venin de crapaud (plutôt que de grenouille) qui a un effet analgésique puissant et qui peut s'avérer mortel (on peut faire ici le lien avec les batraciens que Chester attrape dans le cimetière).

Toutefois, malgré ses prétentions scientifiques, Howard Gordon ne rend pas plus justice au vaudou que ses collègues hollywoodiens. Non seulement ne s'intéresse-t-il qu'à un aspect anecdotique d'une religion autrement plus complexe, mais ses zombis ne sont finalement pas autre chose que des morts qui reviennent effectivement à la vie, réanimés par un rite magique. McAlpin a été drogué avant son accident, vraisemblablement par le colonel Wharton. D'où ses vomissements et la transformation de son bol de céréales en nid d'asticots. La présence de tétrotoxine dans son sang indique qu'il a aussi absorbé une certaine quantité de la fameuse poudre de zombification. Mais sa mort par collision brutale de sa voiture contre un arbre ne colle pas avec le reste. Si McAlpin a eu la nuque brisée, comme le pense le coroner Foyle, son décès n'est sûrement pas qu'apparent et on voit mal comment la magie vaudou a pu le

ressusciter. Même chose pour Guttierrez. Dès que McAlpin revient à la vie, Mulder se pose des questions sur le présumé suicide de son collègue. Il souhaite exhumer le corps, mais que compte-t-il trouver? Un autre zombi en puissance? Comment aurait-on pu simuler de façon convaincante une mort par pendaison? Le vaudou ne répare pas plus une trachée écrasée par une corde que des vertèbres brisées par un accident de voiture.

Un autre ressuscité, Chester Bonaparte, pose un problème différent. Ce garçon de dix ans est mort lors d'une émeute survenue dans le camp de réfugiés. Les circonstances restent nébuleuses: a-t-il été tué volontairement ou accidentellement, par ses compatriotes ou par les soldats? Mais celles de sa résurrection le sont encore plus. Qui donc l'aurait ramené parmi les vivants et pourquoi? Chester semble éprouver une crainte respectueuse envers Bauvais, mais rien n'indique que le sorcier, enfermé dans sa cage, a eu les moyens de procéder à l'opération. Il est plus vraisemblable, dans le contexte, de penser que le gamin n'a jamais été un humain pour commencer, et n'est donc jamais réellement mort. La résurrection vaudou n'implique pas la possibilité de se métamorphoser en chat, et pourtant, il est clair que Chester en est capable. L'enfant serait donc la manifestation d'un de ces fameux *loas* (esprits), même si le scénario n'en fait aucune mention.

Le dessin tracé sur l'arbre dans le prologue et qu'on retrouve à différents moments de l'épisode, serait un *vever*, un signe appartenant aux *loas* de la religion vaudou. Bauvais explique que le *vever* en question est un loco-miroir, un miroir de l'âme. Gordon doit avoir aimé le dessin, car il l'utilise allègrement à toutes les sauces dans l'épisode. Il lui fait provoquer les suicides forcés de McAlpin et de Guttierrez et va jusqu'à en placer une version miniature dans le carré de sable du fiston McAlpin. Le signe apparaît aussi sous la voiture des héros au moment où ils quittent le camp, mais il ne paraît provoquer rien de particulier — l'infection dont souffrira Scully étant manifestement causée par une épine empoisonnée placée sur le volant. Enfin, le loco-miroir fait une dernière apparition au cimetière, lorsque le colonel invoque les saints et les astres autour de la tombe de Bauvais. Là encore, son utilité n'est pas très claire, mais cela n'a pas tellement d'importance. L'omniprésence du symbole dans l'épisode lui confère une puissance surnaturelle mystérieuse qui fait un heureux contrepoint aux explications à prétentions scientifiques dont Gordon a truffé son scénario.

Même si c'est Mulder qui raconte l'histoire de Wade Mason, on sent que le loco-miroir a pour lui autant d'importance que la tétrodoxtine. Scully ne croit pas au vaudou, ou du moins à ses prétentions magiques. Elle se rallie facilement à l'interprétation chimique de la zombification. Mais pour elle, il est clair que tout cela repose avant tout sur la suggestion mentale. Même à la fin, rien n'indique que sa propre expérience, absolument terrifiante, l'ait convaincue du contraire. Pour elle, tout se passe dans la tête. Même s'il lui a suffi de toucher au gris-gris accroché au rétroviseur pour que disparaissent d'un seul coup toutes ses hallucinations, cela ne veut pas dire qu'il y a eu intervention de la magie. Grâce à l'hypnose, par exemple, on peut conditionner une personne à adopter automatiquement tel ou tel comportement en voyant ou en touchant un objet ou une personne. L'objet vendu par Chester a peut-être agi comme un signal hypnotique suffisamment puissant pour extirper Scully de son cauchemar. Ce serait pour elle une explication bien plus acceptable que de croire à l'intervention d'un jeune garçon décédé, revenu à la vie sous la forme d'un chat noir. En somme, il y a de fortes chances pour que Scully soit sortie de cet épisode, ébranlée certes par l'expérience pénible qu'elle a vécue, mais tout aussi incrédule qu'au départ.

Ce n'est pas la première fois que cela se produit. Dans **Shapes** en première saison, Scully recevait aussi un talisman, se trouvait directement confrontée au surnaturel en l'absence de Mulder,

mais conservait néanmoins son scepticisme inébranlable. Mais le rapprochement entre les deux épisodes va plus loin. **Shapes** marquait la première incursion de la série dans le folklore religieux d'un peuple. Au lieu de réfugiés haïtiens enfermés dans un camp, ce sont des Amérindiens que l'on montrait, misérablement parqués dans une réserve et ignorés, voire brutalisés, par le gouvernement. Dans cet environnement peu reluisant et tout à fait représentatif de l'idée que se font les Blancs des Amérindiens, sévissait un phénomène surnaturel soi-disant propre à la culture autochtone, le Manitou. Là aussi, le scénario se concentrait sur un aspect frappant d'une religion complexe, tout en le déformant et en le simplifiant à outrance, pour aboutir à un résultat n'ayant plus grand-chose à voir avec la réalité, peu importe les «recherches» effectuées par les scénaristes. À noter que le même schème se reproduira encore en quatrième saison avec **El Mundo Gira**, sis dans un camp de travailleurs illégaux mexicains terrorisés par une légende urbaine tenace, le Chupacabra.

En somme, **Fresh Bones** possède d'incontestables qualités en tant qu'épisode des *X-Files*. Il constitue certainement un des très bons moments de la deuxième saison, l'auditoire ne s'y est pas trompé. Mais de là à dire que le scénario rend justice au vaudou, il y a un large pas à franchir. Au moins, nous aura-t-on épargné les poupées criblées d'aiguilles!

Août 2006, v.1